

fié, mais il poursuivit ses recherches, et en vain. De retour chez lui, il raconta l'affaire : aussitôt les éclats de rire de sa sœur et de son frère (auteurs du poisson), firent briller la lumière à ses yeux. Loin d'en vouloir aux espiègles, il les félicita et rit avec eux. Il poussa la bonhomie jusqu'à raconter les plans sérieux qu'il avait déjà esquissés pour assurer le succès de son plaidoyer.

Cependant monsieur l'avocas ne voulut point être le seul à goûter d'un si beau poisson. Il courut chez un de ses amis et lui passa l'affaire Livar. L'ami l'accepta avec empressement, se mit en campagne, et, après deux heures d'infructueuses démarches, il ouvrit par hasard son carnet, et se frappa le front en lisant : Pâques, 1<sup>er</sup> avril. Sans perdre un instant, car la journée s'avavançait, il chercha une autre dupe, la trouva sans peine, et rentra chez lui.

La ville entière rit beaucoup de l'aventure, et le jeune barreau se tint sur ses gardes l'année suivante.



## CHAPITRE X

### LE PRINTEMPS

Comme le temps passe ! Nos jardins de Paris ont repris leurs frais ombrages ; le merle siffle dès le point du jour ; bientôt il faudra partir pour la campagne.

A peine une maîtresse de maison a-t-elle pris ses quartiers d'hiver, qu'elle songe au soleil de mai. Je ne m'habitue pas aux changements de saison ; c'est toujours une merveille pour moi, mais comme notre humeur s'y assimile bien ! Yvonne et ses frères revoient avec autant de plai-

sir le marchand de marrons que la prairie et les boutons d'or.

Et moi, grave mère de famille, je vais enlever à mes enfants et à ma maison leurs vêtements d'hiver avec le même plaisir que je les leur ai donnés.

*Saint-Meury.* Le souvenir des Tuileries et du Jardin d'acclimatation est absolument effacé. Yvonne, Henri et Auguste ont été transportés de joie à la vue de tout ce qu'ils avaient quitté. Les arbres sont en fleurs, le parc est dans toute sa beauté; la rivière coule à pleins bords, les troupeaux sont dans la montagne : tout est beau, tout est bonheur, pour nos enfants bien-aimés. Et nous aussi, nous sommes contents. Ce calme est favorable à l'âme; le chant du laboureur et du pâtre ne lui nuisent pas; ces mille bruits répandus dans l'air ne troublent pas le silence.

Miss Catherine subit cette heureuse influence. Ici il n'y a point d'étrangers qui lui rappellent sa dépendance d'un regard ou d'un mot. Nous-mêmes sentons mieux le prix de sa présence, de son dévouement, de son affection. Son bonheur complète le nôtre.

Si Auguste était difficile à maintenir à Paris, c'est bien autre chose ici : il commence maintenant à se rendre compte de ce qu'il voit : le la-

bourage, le moulin, le bateau. Un monde merveilleux lui apparaît. Il a des amis partout. Chacun s'empresse de répondre à ses questions. Il ne sait point encore lire, mais il commence à aimer les histoires, et Yvonne réussit à le captiver par la lecture de Robinson, à tel point que nous devons nous tenir sur nos gardes pour qu'il ne s'enfuie pas dans la montagne, à défaut d'île déserte. Ce qui me rassure, c'est qu'il n'est pas indifférent à la cloche du dîner. Je ne le crois pourtant pas gourmand. Quoique, en général, tout le monde se prête à la gourmandise des enfants, je constate avec un sentiment de fierté, et en passant, que les miens n'ont point ce vilain défaut. Nous ne l'avons du reste point stimulé par ces punitions qui consistent à donner ou à refuser à un enfant ce qu'il préfère; mais nous les habituons à la sobriété par notre exemple, et nous favorisons leur libéralité envers les petits paysans.

Cette arrivée à la campagne a rendu moins sensible à nos enfants le départ de mon frère qui ne pouvait nous y accompagner; mais moi, combien je regrette sa présence!...

Miss Catherine possède un genre d'instruction que j'apprécie particulièrement : à la promenade.

tout ce qui passe sous ses yeux lui fournit une leçon toute naturelle ; elle répond aux questions sans prétention, sans pédanterie, et sait ajouter l'intérêt à ses réponses. Ces leçons ambulantes plaisent beaucoup à Yvonne ; Auguste lui-même y prend goût, elles apaisent sa vivacité.

Si les merveilles de la nature charment les yeux de l'enfant, elles parlent aussi à son cœur : ces montagnes, ces prairies, ces ruisseaux, ces fleurs, c'est Dieu qui a créé tout cela pour nous. Quelle ingratitude serait la nôtre, si nous n'aimions pas un Dieu si bon !

Rien de plus aimable et de plus touchant que l'admiration et les naïves réflexions de ces chers petits.

Un orage terrible a éclaté dans nos montagnes. Yvonne était tremblante auprès de moi ; Auguste voulait voir le tonnerre, ce n'est pas sans peine que nous l'avons retenu à la maison ; Henri, plus calme que sa sœur, n'a cependant pas montré la même témérité que son frère ; toutefois j'aime l'audace de mon jeune fils. J'y vois le germe du courage vrai qui doit être la première qualité de l'homme, le protecteur de la femme.

Yvonne m'a demandé une explication sur le tonnerre ; j'étais fort embarrassée pour mettre ma réponse à la portée de ma fille, lorsque Au-

guste est venu à mon secours : « Nous sommes encore trop petits, a-t-il dit, pour comprendre cela. »

La pluie cessa bientôt, Henri et Auguste qui ont des sabots voulurent aller voir les caisses d'orangers renversées, les flaques d'eau, et surtout marcher dans la boue.

Yvonne, plus réservée, se contenta de regarder par la fenêtre, de respirer l'air embaumé et rafraîchi.

J'arrive insensiblement à des considérations plus sérieuses ; l'horizon s'élargit, je distingue clairement les défauts de mes enfants. La comtesse Caroline a raison : il en coûte à une mère de convenir même avec elle-même que ses enfants ne sont pas parfaits. On a beau se faire illusion, dire que de l'excès d'un défaut naît souvent une qualité, la vérité parle trop haut pour ne pas être entendue.

Si nous n'y prenons garde, Yvonne sera susceptible, c'est la marque d'un bon cœur, peut-être ; mais c'est assurément l'effet de l'amour-propre, l'absence de générosité.

Ce qui m'effraye le plus, je l'avoue, dans cette fâcheuse disposition de mon Yvonne, c'est que l'expérience prouve combien les personnes susceptibles sont malheureuses. Pour elles, les mécomptes et les déceptions se succèdent toute la

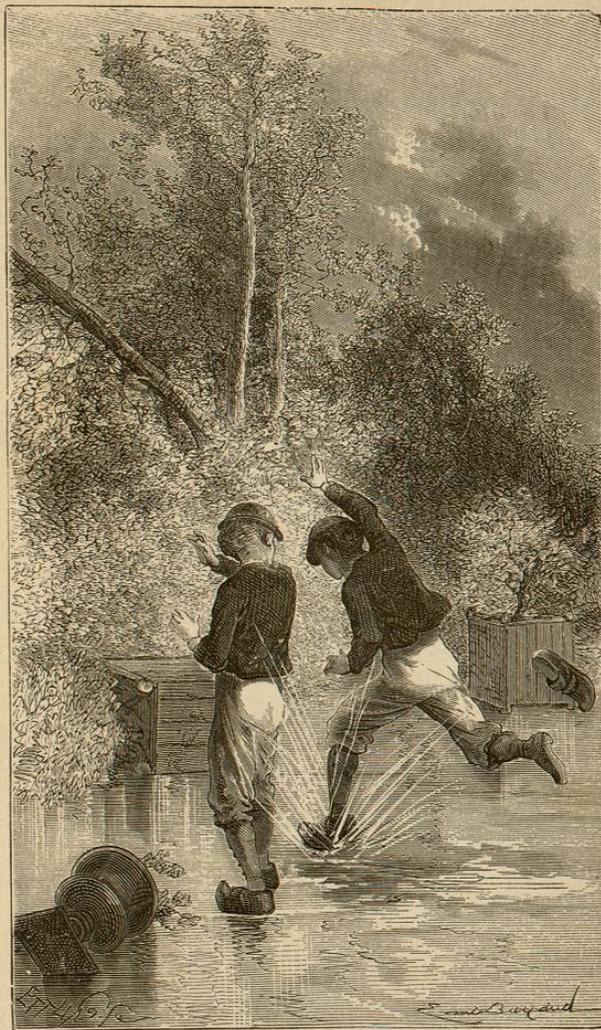
vie, les choses les plus simples se compliquent et prennent des couleurs fausses. Une personne susceptible voit tout à la loupe. Or, le caractère supporte aussi difficilement cette épreuve que le visage humain.

Tous mes efforts vont tendre désormais à corriger ma chère enfant d'un défaut qui me semble, quoi qu'on en dise, si peu en harmonie avec la bonté naturelle de son cœur.

La bonté ! combien j'admire cette vertu, et que je suis heureuse de la voir briller dans ma fille ! Yvonne sent la joie et la peine des autres. Avec quel empressement elle vient solliciter une aumône pour ceux qui lui tendent la main ! Elle est toujours disposée à obliger. Dès sa plus tendre enfance, on la rendait heureuse en lui demandant un service. Les gens de la maison lui reconnaissent tous cette aimable qualité : ils font sa réputation. Suzanne m'a avoué que l'exemple de ma petite fille lui fait souvent rengâiner bien des impatiences et des malices.

Je vois avec plaisir que ma douce Yvonnette aime encore sa poupée.

On l'a dit : « Qu'y a-t-il de plus vrai, de plus innocent, de plus aimable que ce délicieux petit personnage qui nous a précédés dans les bras de nos mères ; ce *trompe-cœur* où s'exerce la vocation



Henri et Auguste qui avaient des sabots. (Page 81.)

de mère de famille ! Premier enfant, sur qui l'on apprend à soigner, à porter, à habiller, à aimer ceux qu'on *doit aimer un jour* ! habiletés de ménage, habitudes laborieuses, adresses maternelles s'éveillent dans le cœur de la petite fille à l'entour de cette chère tête de carton. Oui, la poupée est un commencement d'enfant ; la tendresse de sa maîtresse est un premier rayon d'amour maternel : une poupée ! plus qu'un chien ou un oiseau ! on leur dit à peine quelques mots ; avec elle, on cause ; elle est de la famille, elle fait partie des intérieurs. »

C'est en réalité ce que je vois dans la tendresse d'Yvonne pour Frisette ; elle lui prodigue les soins qu'elle m'a vue donner à son frère ; elle prend l'habitude de l'ordre, le goût du travail, et se plaît à dire : « *Moi seule, j'habille ma fille.* » Heureuse mère, qui ne connaît d'autres chagrins que ceux qu'elle efface à son gré !

Je suis préoccupée de ma mère. Elle n'a plus cette activité qui nous faisait illusion sur son âge ; les enfants la fatiguent ; ce symptôme m'effraye. Personne ne partage mes appréhensions.





## CHAPITRE XI

### LA MORT D'UNE MÈRE

Mes inquiétudes ne se sont que trop tôt réalisées. Je suis en deuil pour la première fois ! Ma bonne mère n'est plus là ! La résignation de mon père me touche autant que ses larmes. Il me regarde et semble dire : « Je la suivrai bientôt, ma pauvre enfant, aie courage ! »

Quel vide s'est fait dans mon cœur et dans la maison ! La vieille n'est pas dénuée de charmes. Elle possède des qualités différentes de

celles de la jeunesse ; elles sont moins brillantes, mais non moins précieuses.

La tendresse de mes enfants ne suppléera pas à celle de cette mère dont la vie a été un dévouement continuel. Bonne maman savait tout, bonne maman avait de tout. Elle aplanissait les plus grandes difficultés comme par enchantement. Un prestige était attaché à ce nom de bonne maman qu'elle justifiait si bien. Nos domestiques eux-mêmes disaient madame Bonne-Maman : ajoutant ainsi l'affection au respect.

Si ma bonne et excellente mère fût morte à Paris, ses obsèques eussent eu certainement plus de solennité ; toutefois je ne regrette ni la foule indifférente ni la pompe qui accompagnent d'ordinaire les riches au tombeau. Tous les paysans sont descendus de la montagne ; les travaux les plus urgents ont été suspendus pendant la matinée. Notre petite église était remplie, je me sentais entourée de braves gens qui regrettaient ma mère et qui priaient pour elle.

Chère et bien-aimée mère, repose en paix dans cet humble et paisible cimetière du village ! la vue de ton tombeau rappellera aux braves gens du pays les vertus que tu leur as fait aimer.

Les enfants éloignés de la maison avec miss Ca-

therine pendant les derniers jours sont revenus en habits de deuil.

Yvonne s'est jetée tout en pleurs dans mes bras : « Maman ! maman ! je n'avais jamais pensé que vous mourriez. Auguste m'a dit que ce serait dans bien longtemps !... »

J'ai confirmé la promesse d'Auguste pour calmer ma chère petite fille.

« Nous serons grands, ajouta Auguste, et nous pleurerons tout bas comme maman et mon oncle. »

Les questions ont succédé aux pleurs. Auguste a voulu savoir pourquoi nous étions tous habillés de noir.

« Parce que, cher enfant, le noir est le signe de la tristesse dont la mort remplit notre cœur. »

« Oui, a-t-il ajouté, quand le ciel est noir, il n'y a pas de soleil. »

La mort de cette bien-aimée grand'mère a fait une impression sur ma fille ; dès que nous sommes seules, elle me questionne : « Pendant combien de temps aurez-vous du chagrin, maman ? »

— Toujours, mon enfant. »

Cette réponse l'a surprise et effrayée. Elle a

craint de me voir toujours aussi triste. J'ai ajouté : « Mes regrets seront toujours les mêmes, ma chérie ; mais Dieu ne veut pas qu'une maman se laisse aller à sa douleur ; ce serait trop triste pour ses enfants. Il me rendra le courage, et je reprendrai peu à peu mes occupations, nous retournerons à Paris, et l'année prochaine nous reviendrons ici et nous ferons encore des parties dans la forêt. »

— Et vous rirez, maman ?

— Oui, ma petite fille.

— Et nous mettrons nos jolies robes de toutes les couleurs ?

— Le temps pendant lequel le respect nous fait un devoir de porter le deuil étant passé, nous reprendrons nos toilettes ordinaires. »

J'espérais qu'Yvonne ne reviendrait plus sur ce triste sujet : mais ce matin, voyant malgré mon sourire que j'avais encore pleuré, elle s'assit sur mes genoux, et, m'entourant de ses bras, elle me dit d'un ton de reproche : « Vous avez pleuré, maman ! Pourtant, lorsque nous sommes revenus et que nous pleurons de ne plus trouver bonne maman, vous nous avez dit que nous la verrions au ciel. C'était donc seulement pour nous consoler ? »

— Je vous ai dit la vérité, mes enfants.

— Eh bien ! alors, puisque c'est sûr que nous

reverrons grand'mère, il ne faut plus avoir du chagrin. »

Cet acte de foi sorti d'une bouche enfantine m'a aidée à reprendre courage.



## CHAPITRE XII

### QUINZE MOIS PLUS TARD

La mort dérange tout ; elle bouleverse les pensées et les choses. Quinze mois se sont écoulés depuis que j'ai fermé les yeux à ma mère !... et c'est seulement aujourd'hui que je reprends mon journal. Qui pourrait s'en étonner !...

Mon frère, l'oncle chéri, n'ira plus courir le monde ; il se marie et va s'établir en Bourgogne dans une terre de mon père. Cet heureux événement auquel j'ai contribué va changer notre vie de famille. Bon papa nous quitte pour suivre le